



Venant du cœur

Nicole Malinconi



FÉDÉRATION
WALLONIE-BRUXELLES



Venant du cœur

Nicole Malinconi



FÉDÉRATION
WALLONIE-BRUXELLES

Ils auraient pu choisir un autre jour pour l'arrêter, le haut fourneau 6. Pour nous le faire arrêter, autrement dit, parce que eux, bien sûr, ce qu'ils ont arrêté, c'est juste le jour ; eux, ils ont seulement pris la décision ; et pour le reste.

La décision, il y a longtemps qu'on la redoutait, nous autres ; depuis les années qu'ils avaient commencé à fusionner, à restructurer, à regrouper, à nous vendre, en somme, on le savait, les deux derniers hauts fourneaux étaient condamnés, après tous les autres de la région. À brève échéance, disaient les journaux ; et nous, on répétait, à brève échéance, pour quand même continuer à croire à quelque chose, pour continuer à se battre. Jusqu'au jour où c'est tombé : fin de la sidérurgie à chaud, ils ont dit. Et ils décident que la fin commencera par celle du HF6 ; et c'est nous, le HF6, bien obligés d'exécuter nous-mêmes le travail de fin. Parce que le haut fourneau, ça ne s'arrête pas d'un seul coup comme on arrêterait une machine ; c'est comme une bête vivante, le haut fourneau, ça doit continuer à tourner encore, pendant que ça meurt ; avec tout le feu au dedans, toute cette fonte comme une lave, à l'intérieur. Donc, pendant des heures, le travail de fin a ressemblé au travail normal ; les chariots continuaient à rouler vers la bouche du gueulard et à s'y déverser, mais nous, nous savions que c'étaient les derniers chariots, qu'ils amenaient juste le coke, sans le minerai, que c'était parti pour la dernière descente des charges, comme nous le disons, pour faire rendre à la bête son ultime coulée de fonte, et que après ce serait fini, le cœur ; et on ne ranimerait pas. Ça, c'est le vrai travail de fin, quand on ne ranime pas, qu'au contraire on se met à fermer toutes les vannes, à débrancher les tuyères, les conduites qui allaient vers le cœur, et que ce travail-là, c'est la première fois qu'on le fait, par force. Pour moi, ça ressemblait à débrancher un malade ; d'ailleurs, nous, ce jour-là, on avait tous notre foulard noir autour du cou. Nous, on n'y croit pas, à leurs histoires de mise en coma provisoire, à leurs promesses de garder le HF6 sous cocon, comme ils disent, pour le relancer en cas de problème avec l'autre, le B, celui



qui reste, mais qui ne restera pas non plus, qui est menacé lui aussi par la brève échéance. Au matin, quand le haut fourneau a craché sa dernière coulée et que la dernière fumée noire s'est élevée, on savait que le HF6 était bien mort. La sirène a hurlé sans plus finir ; nous, on était là, les bras ballants, sans rien pouvoir dire ; on aurait voulu qu'elle s'arrête, sans quoi nous aussi nous allions nous mettre à hurler, d'avoir dû faire ça.

Eux, les décideurs, ils ne savent pas ce que c'est, d'avoir fait ça, mis à mort son propre travail. La journaliste, elle non plus, ne devait pas le savoir, quand elle s'est avancée vers Toni, tout enjouée, avec son micro tendu, et qu'elle lui a demandé comment avait commencé la journée, comme si on avait été en train de préparer une kermesse. Ce ne sont pas des questions à poser à quelqu'un qui prépare une mise à mort et qui vit des heures graves.

Mais eux, les journalistes, on dirait que ça les gêne, la gravité ; comme s'il fallait la cacher et distraire les gens avec le déroulement des activités, avec des descriptions et des explications ; comme si, dans certains cas il n'était pas préférable de dire qu'il n'y a plus rien à dire, tellement une chose est grave. Mais Toni, il a dû être impressionné par la fille, par le micro, tout ça, pris au dépourvu par la question ; moi, je le comprends, Toni, c'est normal quand tu n'as pas l'habitude des journalistes. Alors, il y a répondu, à la question, il a raconté comment avait démarré la journée, il a expliqué les manoeuvres de fermeture, il a parlé comme un type qui a fait sa besogne, comme un technicien, en somme ; et dans le micro de la journaliste ne passait que cela, la technique de mise hors service d'un haut fourneau, et rien de ce que Toni et nous tous avons sur le cœur et qu'on n'arrivait pas à dire, que même Toni n'a pas eu le temps d'essayer de dire, parce qu'après sa réponse la journaliste a coupé le micro.

Nous, les jeunes, on ne sait pas parler comme les anciens, comme les délégués. Les anciens ont en eux l'histoire de l'usine depuis leurs années de

jeunesse et même avant elles, quand déjà leur père faisait ce métier-là, que le travail des hommes, dans notre région, c'était ça, le coke, les hauts fourneaux, la fonte, l'acier ; qu'ils disaient, *Le grand bassin sidérurgique*, et qu'il y avait de la fierté à le dire, même si la vie dans la fournaise, ça vous brûlait jusqu'à l'intérieur.

C'est de l'intérieur de cette vie-là qu'ils parlent, les anciens, quand ils disent maintenant aux journalistes que les fermetures de hauts fourneaux et d'aciéries et de laminoirs et de tout ce qui tournait autour comme travail, c'est du gaspillage, c'est du savoir-faire liquidé comme une dernière descente des charges ; un monde fini, où le travail comptait, ils le savent. Parler de ce qu'ils savent est la dernière fierté des anciens.

Toni et moi, on est parmi les jeunes. Dix ans au HF6, ça ne vous donne pas le savoir des anciens, ça ne vous entre pas encore dans la vie comme à eux. Ça vous donne juste le temps de passer de manœuvre à fondeur, puis de travailler aux conduites, autour du haut fourneau. Dans le vacarme. Au début, ça vous saoule, le vacarme, c'est chaotique, ça cogne de toutes parts, ça souffle à travers les tuyaux, les canalisations, tout cet enchevêtrement devant quoi on est, comme devant un labyrinthe. Puis, on s'y fait, ce n'est plus le vacarme chaotique, ce sont des bruits différents. On apprend à écouter les bruits, les normaux, ceux de la vie du haut fourneau, et les autres, les suspects, ceux à surveiller. On devient un travailleur aux bruits ; c'est peut-être ça, mon savoir, après mes dix ans au HF6. J'aurais dû y penser, pour la journaliste ; si j'avais eu à lui répondre, je lui aurais dit, La journée a commencé par la cessation du bruit, par l'arrêt progressif des signaux sonores qui circulaient jusqu'à ce matin dans les conduites et les canalisations du haut fourneau, venant du cœur, disant tout de la vie à l'intérieur du cœur ; le vacarme assourdissant que faisait notre travail, vous ne l'entendez plus, maintenant, et cela vous paraît normal, parce que vous ne savez rien du bruit qui s'arrête ni du silence qui est un silence de mort ; cela

est normal aussi ; il faut avoir travaillé ici pour le savoir.

Les jeunes, ils vont les recaser, ils ont dit. Moi, j'irai au laminage à froid. Il faudra s'y faire, au froid, après dix ans de chaud et de bruit. Les anciens ont raison quand ils disent que, pour les décideurs, le travail n'est plus une valeur ; on finirait par le penser soi-même pour son propre travail, avec tous ces changements ; on n'a plus le temps de s'attacher au métier ; on devient un élément de fabrication ; c'est mauvais pour nous tous, pour la vie entre camarades. Pourtant, le haut fourneau, il vous l'apprend, la camaraderie ; il vous l'insuffle avec le vacarme, avec la coulée de fonte, avec le danger où l'on se trouve, tout le temps, et les coups de mains sans quoi vous seriez perdu. Elle est dure comme la dureté du travail, comme la voix des anciens quand ils vous gueulent dessus parce que c'est leur façon de vous apprendre, quand par exemple, vous avez raté votre manœuvre et agi comme un gamin. Et au bout de dix ans, vous n'êtes plus un gamin. C'est fait. Vous devenez un ouvrier, un qui a déjà du métier.

Maintenant, le métier, ils nous l'enlèvent, ils le cassent. Et quand on est réduit à un élément de fabrication, la camaraderie, ça devient comme une conduite sans plus de bruit à l'intérieur. Le cœur n'y est plus. Depuis que la brève échéance nous est tombée dessus, que même, on la sent peser sur ce qui tourne encore, le haut fourneau B, la cokerie, et le secteur froid, sur tout ce qui reste du grand bassin sidérurgique, les coups de gueule entre nous, ce n'est plus comme c'était avant, une affaire de travail, entre hommes, histoire de se donner de l'allant ; c'est devenu une affaire de dépit et de crainte. Et quand tu as de la crainte, même si tu restes un camarade, tu l'es avec une arrière-pensée, tu deviens regardant, tu regardes à ta place, tu comptes ceux qui restent. On a tous l'arrière-pensée, maintenant ; la fin du grand bassin sidérurgique nous l'a inoculée. À force de ne pas savoir à combien on va finir, on se prendrait bien pour des rivaux. Mais, finir est un grand mot ; finir, dit comme ça, ce serait encore



rester et continuer, en quelque sorte, alors qu'ici tout finit pour de bon, que le grand corps du HF6 est disloqué, qu'on va finir, oui, mais séparés comme des morceaux ; au froid ou à la cokerie, mais séparés. Externalisés, comme ils disent. Quand tu sais que tu seras parmi les externalisés, tu es déjà bien content, tu as encore une place ; tu acceptes même, pour cela, de te trouver dans l'équipe de mise à mort du HF6 ; mais comment refuser ?

Parce que les autres, les non externalisés, ils finissent pour de bon, comme le haut fourneau ; l'entreprise se voit dans l'obligation de désactiver une relative proportion de main-d'œuvre, a dit la presse. Et les désactivés, les déjà trop vieux, les trop nouveaux, ou que sais je encore, rentrent à la maison avec l'honneur perdu, ne sachant plus quoi faire de ce qu'on appelait leur force de travail. Ils deviennent demandeurs d'emploi, comme dit encore la presse. Comme s'il y avait une consolation à dire, demandeur d'emploi, plutôt que chômeur. Eux, ça ne les console de rien, au contraire ; chômeur, ça avait le courage d'être franc, de dire ce qu'il en était, pour un homme, d'avoir perdu son travail quand le travail faisait sa vie d'homme, et de se retrouver tout d'un coup privé de cela, débranché comme un haut fourneau. Demandeur d'emploi, au contraire, quand vous le dites, vous effacez le travail perdu, la tourmente, toute cette lutte, tout ce mal qu'on a ; vous ne voyez plus qu'un demandeur, un inscrit à l'office de l'emploi ; ça fait positif, demandeur, c'est dans les règles, c'est rassurant ; vous vous dites qu'il en veut, celui-là, qu'il cherche, même, activement, qu'il ne reste pas là, à rien faire comme un bon à rien, comme un profiteur de sécurité sociale ; et vous, en disant « demandeur d'emploi », vous êtes satisfait de lui avoir donné le bénéfice du doute, vous vous prenez pour quelqu'un de positif. Vous oubliez seulement que lui n'avait pas demandé ça, de tout perdre, ni de devenir un mendiant de travail.

De toute façon, a dit Fernand, on a beau être demandeurs, ici, le métal, c'est fini.

Fernand savait de quoi il parle ; il l'a vu venir depuis longtemps. Il y a huit ans, ils l'ont mis à la retraite, avant l'âge, pour cause de restructuration, lui et beaucoup d'autres, tout un groupe de bons, comme on disait ; c'était à ne pas comprendre. Fernand avait passé trente cinq ans à surveiller les routes de coulée. À force d'approcher la fonte en fusion, de la tester, de guetter ses défauts, il en parlait comme d'une matière vivante ; il m'avait appris que le haut fourneau, on doit finir par le sentir comme on sent un animal, à force d'être au cœur. C'était un vrai connaisseur, Fernand ; il m'a manqué, question d'avoir besoin d'un maître quand on vient d'arriver là-dedans. À lui aussi, j'en suis sûr, ça lui aura manqué, le travail, quand il a dû se mettre, avant l'âge, à rien que son jardin et à son élevage d'oiseaux, comme s'il n'avait été plus bon qu'à ça, et que de sa maison, à deux rues d'ici, il entendait encore tous les bruits du haut fourneau. Fernand, le jour de la dernière descente des charges, ça a été plus fort que lui, il est monté. C'était la première fois après les huit années. Ils l'ont laissé entrer, à la garde ; ils lui ont serré la main, gravement. Malgré les huit années, Fernand est encore comme chez lui, dans le haut fourneau ; ça ne lui passera jamais. C'est peut-être son malheur. Car, apprendre la fin de ce qui était comme chez lui le frappait bien plus durement que d'en être parti, huit ans avant ; ça, il avait bien fallu s'en accommoder ; et, au fond, voir que tout continuait sans lui, bien que ça lui fendait le cœur, c'était la vie ; la vie continuait, il l'entendait de son jardin. Mais se faire à la destruction de ce qui a vécu si longtemps avant lui, et même après, et qui maintenant ne va plus rien faire vivre du tout, il ne pouvait pas. C'est alors qu'il a dit : Ici, le métal, c'est fini ; comme quelqu'un de désespéré. Parce que quand tu es désespéré, tu finiras bien par précipiter la réalisation de ce qui te désespère. Et dans son élan, il a ajouté qu'un haut fourneau arrêté, c'est un haut fourneau mort, ils ont beau promettre tout ce qu'ils veulent ; je ne donne pas un an, il a dit. Là-dessus, j'ai vu le HF6, clôturé, entouré de sa grille de sécurité comme déjà les autres, avec interdiction

de pénétrer sur le site sous peine de sanction, et la tête de mort au bas des panneaux, disant combien il en coûterait, à qui aurait l'idée d'entrer là. À qui voudrait, par exemple, marcher entre les rails des chariots, repérer seulement les rails entre les herbes sauvages, toucher les conduites et tuyaux rouillés qu'il aurait connus autrefois remplis de matières brûlantes et dont il tâcherait de se rappeler les divers bruits et signaux ; retrouver, malgré le silence et le froid couvrant le lieu, le souvenir d'une chaleur insupportable et cependant supportée, rendue plus intense encore par le vacarme et le danger, et se remémorer des noms, comme Robert ou Toni, hurlés par tout le visage.

Au fond, les usines que l'on ferme n'ont même pas la fin qu'elles mériteraient. Tant de travail, tant de vies d'hommes à l'intérieur, toute cette histoire du travail et des hommes, pour aboutir à un site abandonné et interdit, livré aux intempéries, qui finira par ne plus être qu'un lieu sans nom. Le nom, ça se perd, quand les gens intéressés s'en vont, qu'ils ne sont plus là pour le faire vivre, que d'autres passent, qui forcément, ne sont plus intéressés, qui, juste se souviennent, qui passent à leur tour ; et après quelques générations passées, on finit par faire sa vie, entouré de lieux sans nom, par habiter à deux rues d'un mastodonte aux bras d'acier, planté là comme un cri, sans même plus le voir ; et on se demande ce qu'on a, parfois, à se sentir vide, comme si finalement, on n'était plus quelqu'un.

Moi, pour mes enfants, je ne veux pas de cette vie-là. D'ailleurs, je n'ai pas commencé comme ça ; avec mes dix ans au HF6, j'ai échappé à me sentir vide ; moi, j'ai l'idée d'une vie où l'on est quelqu'un. Une chance que j'aille au secteur froid, parce que celui-là, ils attendront encore un peu avant de le fermer. Ça nous laisse le temps, à Céline et moi, de faire notre premier enfant. Depuis que j'ai eu la certitude, pour le secteur froid, je lui ai enfin répondu, depuis si longtemps qu'elle revenait sur la question et que je ne voulais pas, à cause de la fermeture qui menaçait. Je l'ai annoncé à Fernand,



le jour de la descente des charges. J'ai dit : Avec ma femme, on va avoir un enfant. Ça a dû lui faire une impression, parce que ses yeux sont devenus tout brillants et qu'il s'est mis à penser sans dire à quoi il pensait, comme à une chose si lointaine, que moi, tout d'un coup, je l'ai revu, quand il m'apprenait à sentir la vie du haut fourneau comme on sent un animal. Et j'ai pensé, Fernand, c'est quelqu'un. Quand il est revenu au présent, il a dit, tout d'un coup : À propos de date, ça fait quarante-trois ans aujourd'hui que le HF6 a démarré. Puis, il est parti en vitesse, parce que dehors tout le monde l'attendait à la manifestation pour déposer la gerbe de fleurs en hommage au HF6.

Les décideurs, quand ils ont arrêté le jour de la mort du haut fourneau, ont peut-être oublié celui de son début, ou bien ce n'était pas digne d'intérêt, ou bien ils ne savaient pas, comme beaucoup d'entre nous. Il faut avoir l'âge de Fernand pour savoir cela et ne jamais l'oublier parce que soi-même on y était, au début, que ce devait être comme le commencement d'une vie. Alors, j'ai pensé à mon enfant à naître et à Fernand qui, à ce moment-là, devait avoir en lui quelque chose comme vie et mort à la fois, mélangées, bouillonnant comme une fonte en fusion.

Cette plaquette est publiée et diffusée
dans le cadre de la Fureur de lire.
Elle est disponible sur demande :
fureurdelire@cfwb.be | www.fureurdelire.be

Copyright : Nicole Malinconi

Graphisme : Françoise Hekkers
Fédération Wallonie-Bruxelles

Éditrice responsable : Nadine Vanwelkenhuyzen
Service général des lettres et du livre
Fédération Wallonie-Bruxelles
Bd Léopold II, 44 - 1080 Bruxelles

D/2022/7823-3
ISBN 978-2-930964-60-7

Nicole Malinconi est née en 1946. C'est son travail d'assistante sociale qui lui a inspiré son premier livre, en 1985, *Hôpital silence*. Après avoir travaillé à la Maison de la poésie à Namur et au Musée Félicien Rops, elle se consacre à l'écriture.

De la même autrice :

Un grand amour, Noville-sur-Mehaigne, Esperluète, 2015.

De fer et de verre : la Maison du Peuple de Victor Horta, Bruxelles, Les impressions nouvelles, 2017.

Poids plumes, (ill. Kikie Crêvecœur), Noville-sur-Mehaigne, Esperluète, 2019.

Un soir en cuisine, Noville-sur-Mehaigne, Esperluète, 2020.

Nous deux ; Da Solo, nouvelle édition, Bruxelles, Espace Nord, 2020.

Ce qui reste : récit, Bruxelles, Les impressions nouvelles, 2021.

